

DE L'AMOUR CHEZ LES
ÉCRIVAINS GENEVOIS

DE L'AMOUR
CHEZ LES
ÉCRIVAINS GENEVOIS

Études réunies
par
Bernard Lescaze et Nicole Staremberg

SOCIÉTÉ GENEVOISE DES ÉCRIVAINS
2019

© 2019. Société Genevoise des Écrivains et Presses Universitaires Romandes.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

AVANT-PROPOS

La Société Genevoise des Écrivains (SGE) œuvre à faire connaître, selon la diversité des genres – roman, essai, poésie et théâtre –, la production littéraire des auteurs contemporains de Genève et de la région. En décernant le Prix des Écrivains Genevois, un concours annuel et anonyme financé par la Ville de Genève et par la République et Canton de Genève, elle stimule la création littéraire genevoise. La SGE contribue aussi, grâce à des journées d'étude thématiques, à la redécouverte d'écrivains genevois célèbres à leur époque et à des études inédites sur des auteurs tombés dans l'oubli ou méconnus.

La présente publication fait suite à la journée d'étude du 22 septembre 2018 consacrée à l'amour dans la littérature genevoise. Ce sujet privilégié pour explorer la condition humaine et l'écriture a contribué à la renommée de certains auteurs genevois grâce à des romans faisant la part belle à l'amour et qui sont révélateurs des enjeux sociaux de leur époque. Pour d'autres écrivains, Genève, ville marquée à la fois par le protestantisme et sa dimension internationale, a été un espace d'exploration des tensions entre normes collectives et recherche individuelle de liberté. Citons quelques-unes des questions abordées dans ce recueil. L'amour est-il nécessaire au bonheur conjugal ? La passion est-elle un danger ? De quelle manière s'exprime la sensualité masculine ou le désir féminin ? Comment dépeindre de tendres sentiments et la violence des émotions ?

Je tiens à exprimer mes remerciements à Bernard Lescaze, co-organisateur de la journée, qui signe la préface de l'ouvrage ainsi qu'aux membres du comité de la SGE pour leur enthousiasme et leur engagement. Toute notre gratitude s'adresse également aux auteurs qui ont accepté de participer à cette journée d'étude et de publier ici leur texte. Enfin, nous exprimons notre reconnaissance la plus vive à la fondation privée anonyme qui a soutenu financièrement l'édition de ce volume.

Nicole Staremborg, Présidente

PRÉFACE

L'amour chez les écrivains genevois ? Le thème peut paraître incongru, presque un oxymore pour qui se laisse abuser par la réputation, bien usurpée, d'une ville prude et austère. Une réputation, qu'elle soit mauvaise ou surfaite, peut coller à la peau, mais pas à la plume. Il se peut qu'une partie importante (en quantité tout au moins) de la littérature genevoise soit constituée d'essais critiques, historiques, philosophiques dans lesquels l'intelligence de la pensée l'emporte sur les intermittences du cœur. On ne saurait oublier pourtant que deux des plus grands romans d'amour écrits en français, l'ont été par des hommes qui tenaient de près à Genève, l'un qui y était né et ne l'a jamais perdue de vue, l'autre qui y a vécu toute sa vie d'écrivain. *La Nouvelle Héloïse* comme *Belle du Seigneur* répondent à ceux qui esquisseraient un sourire face à l'amour chez les écrivains de Genève.

La littérature genevoise, au sens large peut sembler une vaste maison, laissée un peu à l'abandon car ses occupants actuels n'ont pas toujours les moyens de leurs devanciers. Bien des pièces restent vides. D'autres sont emplies de meubles recouverts de housses, les portraits d'ancêtres glorieux accrochés aux murs, parfois de guingois, avec juste ce qu'il faut de poussière sur les cadres dorés pour leur conférer un soupçon de patine à l'ancienne. Certaines, cependant, se sont transformées en laboratoires où s'expérimentent des écritures d'avant-garde, dissonantes, qui se veulent globales plus que locales.

Se risquerait-on à définir l'écrivain genevois (terme épïcène, bien sûr) ! Il marque un respect déferent pour ses prédécesseurs. À dire vrai, il fait souvent preuve de révérence envers les morts, comme il se doit. Il se montre plus critique, à chaque génération nouvelle, envers les vivants, envers ses contemporains. A-t-il réussi ? La littérature genevoise n'existe plus. Il est un écrivain d'expression française, voire tout français. À lui, les éclats parisiens, les lumières d'une capitale. Sa petite patrie est trop exigüe pour le grand homme, pour la femme célèbre jusqu'à l'adulation (pour son argent comme pour ses talents, n'est-ce pas Germaine ?). Revient-il au pays, sa gloire s'étant

flétrie, qu'il ne cesse de dauber sur les petitessees littéraires. Il se prend pour un cormoran, alors qu'il n'est qu'un corps mourant. Il en est pourtant qui s'affirment écrivains genevois. Qu'est-ce à dire ?

L'étiquette semble commode, mais reste souvent trompeuse. Dans une cité-État, sans grand terroir, le régionalisme ne saurait faire recette. D'emblée se pose un problème de langue et d'écriture. Les expressions proprement genevoises apparaissent à l'écrivain comme d'affreux provincialismes, malgré les efforts méritoires entrepris pour les faire accéder dans divers dictionnaires. Car l'homme écrit en français, même s'il pense en genevois. Il ne s'agit pas là d'une simple formule. Genève a longtemps été bilingue. Dans les rues, sur les marchés, dans les échoppes comme dans les ateliers, on parlait le franco-provençal, ou plus crûment dit, le patois savoyard. Dans les temples comme à l'Académie, on s'exprimait en français. Par la plume aussi, puisqu'à l'avènement de la Réforme, on renonça à l'usage du latin dans les textes officiels comme dans les minutes notariales, trois ans avant François 1^{er}. Dans l'outil même qu'il manie – sa langue – l'écrivain genevois, du moins dans les premiers siècles, use donc d'un leurre, ou d'un masque.

Il est vrai que l'écrivain genevois (terme épïcène, faut-il le répéter) n'a pas d'appellation d'origine contrôlée. Il s'agit là d'une ruse de l'histoire. Beaucoup d'écrivains, et parmi les meilleurs, les plus grands qui ont honoré de leur plume la petite République, ne sont pas d'origine genevoise. Ils n'y sont souvent venus que par hasard ou par nécessité. Les exemples abondent, au XVI^e siècle comme au XXI^e siècle. Calvin venait de Noyon, les frères Cingria de Raguse, Albert Cohen et Georges Haldas de Grèce, Denis de Rougemont et Daniel de Roulet de Neuchâtel, Lorenzo Pestelli de Toscane. Les contre-exemples surgissent aussitôt, Rousseau, Amiel, Bouvier, tous profondément ancrés dans le terreau genevois. Et puis, il y a ceux qu'on croit purs Genevois, parce qu'ils le sont de cœur ou de sang à tel point qu'on oublie qu'il s'agit de rempotages réussis. Germaine de Staël, née Necker, avait un grand-père tout germanique et le charmant Marc Monnier, grand petit-maître des lettres genevoises à la fin du XIX^e siècle, devait tout ou presque à Naples et à ses origines françaises.

La langue et le lieu ne font pas tout. L'un des plus brillants écrivains français du XVIII^e siècle a vécu près de vingt-cinq ans aux portes de Genève. Il a reçu et rencontré tout ce qui comptait dans la Genève de l'époque et a

su, mieux que d'autres, en percer le caractère. Nul n'aurait pourtant l'idée saugrenue de qualifier Voltaire d'écrivain genevois. À l'inverse, Rousseau qui quitta Genève pour n'y pratiquement plus remettre les pieds, ne peut être dissocié de sa ville natale. Plus que le lieu, c'est l'esprit, une certaine forme d'esprit qui caractérise l'écrivain de Genève. Esprit fait de repli sur soi et d'ouverture au monde, dû au destin d'une cité qui n'a pu survivre qu'en accueillant des étrangers tandis que ses propres enfants couraient la planète. Comme l'écrivait en 1890 déjà Philippe Godet : « Ce double mouvement d'immigration et d'émigration donne à Genève sa physionomie caractéristique de ville à la fois protestante et cosmopolite : elle appartient en quelque sorte à l'Europe sans cesser de s'appartenir à elle-même plus qu'aucune autre ville ; tout en conservant sa tradition nationale avec une admirable ténacité, elle porte ses regards bien au-delà de ses étroites murailles, elle entretient avec le vase monde, par ses hôtes étrangers et par les allées et venues de ses propres enfants, un perpétuel commerce d'idées ; elle donne autant qu'elle reçoit, reçoit autant qu'elle donne. »

Ce double mouvement du dedans vers le dehors et du dehors vers le dedans n'est pas seulement d'ordre géographique. Il est aussi, et surtout psychologique. Les lettres genevoises sont ainsi sources de tensions, de contradictions. Dans cette vaste maison, on ne saurait oublier que le peuple de Genève a longtemps été formé de cabinotiers, travaillant à fabriquer des montres. D'une certaine manière, les écrivains genevois ont parfois produit une littérature d'horlogers, précise, minutieuse, tant sur le plan des idées que sur celui des sentiments. Ils ont su rester à l'heure, aussi, dans les convulsions planétaires.

Les passions amoureuses ont été un des grands sujets de nombreux écrivains d'ici. Comment en aurait-il pu être autrement ? Il a donc fallu procéder à des choix et ne présenter que quelques exemples, certains illustres tels Germaine de Staël et Benjamin Constant ou Cohen, voire Pourtalès. D'autres paraîtront plus singuliers comme Casanova ou Rougemont, voire Alice Rivaz. Comment omettre Amiel dont le Journal contient tant de pages sur les femmes aimées ou non ?

Parce qu'on a eu la chance de retrouver une correspondance amoureuse contemporaine de *La Nouvelle Héloïse*, on a choisi de restituer les lettres de deux amants ou de deux amoureux, comme chacun en jugera.

Tout choix contient une part d'arbitraire. On aurait pu parler de l'amour maternel, que traite Philippe Monnier dans certaines nouvelles, des amours homosexuelles évoquées par Guy Poitry ou évoquer la grâce, la finesse et l'ironie que manie comme un maître Pierre Girard. Dans la littérature contemporaine, trois femmes aussi différentes qu'Amélie Plume, Anne Brécart ou Mélanie Chapuis parlent aussi d'amour dans leurs livres. Il faut arrêter ici, avant d'avoir des regrets, les coups de chapeau et les révérences.

Au lecteur agacé de ce qui précède, ou fâché de nos lacunes – pourquoi avoir oublié Jean Marteau ? – nous transmettons ce conseil de Voltaire au Résident de France : « Vous vous amusez doucement et gaiment à arranger cette petite fourmilière où l'on se dispute un fétu. »

Bernard Lescaze